La vertu se niche où elle veut ; mais est-ce à dire que nous sommes gens à la dénicher partout, fût ce même pour la calomnier ? Ce serait une peine sans mélange de plaisir, et trop sérieuse est notre humeur pour s'occuper de si peu de chose.

— M. de Schaeffler, attaché à un consulat d'Autriche en Moldavie, est arrivé ces jours derniers à Constantinople, pour remplir les mêmes fonctions à l'internonciature.

— L'escadre anglaise, mouillée aux Dardanelles, se compose des vaisseaux suivans : le *Queen*, portant le pavillon du vice-amiral sir W. Parker, commandant en chef ; le *Caledonia*, le *Hanta*, le *Prince Regent*, le *Powerful*, le *Vengeance* et le *Bellerophon* ; de la frégate la *Thetis* ; des frégates à vapeur l'*Odin* et le *Dragon* ; des corvettes à vapeur le *Buldog* et le *Hazamond* et du bateau l'*Oberon*.

— Ont fait dans un journal de Smyrne du 9 de ce mois :

« L'escadre française est arrivée mardi soir au mouillage des îles d'Oulac. Elle se compose des vaisseaux suivans *Friedland*, portant le pavillon du vice-amiral Persevel-Deschênes, commandant en chef ; le *Jemmapes*, portant le pavillon du contre-amiral Vaillant, commandant en second ; l'*Inflexible*, l'*Hercule*, l'*Iéna* et le *Jupiter* ; de la frégate la *Psyché* ; des frégates à vapeur le *Descartes* et le *Magellan* et de la corvette à hélice le *Caton*. On ne sait pas encore si ces forces navales poursuivront leur route pour les Dardanelles ou si elles entreront à Smyrne.

« Le *Magellan*, commandé par M. le capitaine du vaisseau Lugeol, arrivé mercredi matin dans notre port, a chauffé hier au soir pour rallier l'amiral.

« Le *Descartes*, commandé par M. Bouet est arrivé ce matin. »

— La semaine dernière, Kérim pacha s'est embarqué sur le bateau à vapeur pour aller rejoindre son régiment en Syrie.

— A bord du même paquebot se trouvait aussi Osman bey, fils de Reouf pacha, ancien grand-vézir, chargé d'une mission spéciale à Beyrout, ainsi que Méhémet éfendi, directeur des quarantaines dans cette même ville.

— Le bateau à vapeur ottoman *Tabiri-Bahri*, qui a transporté le grand-vézir Saïd pacha, gouverneur de Damas, est de retour.

— On lit dans le *Journal d'Odessa* :

« On nous écrit de Nicolaïew, que l'on s'y attend à un spectacle fort intéressant et assez rare. En un seul jour, le 23 ou le 24 courant, il va y être lancé à l'eau sept bâtimens de guerre, savoir : deux vaisseaux de ligne — le *Paris*, de 120, et le *Tchesmé* de 84 canons ; quatre gabarres, le *Prométée*, le *Sélim*, et l'*Arpan* de 350 tonn., chacune et le *Rymnic* de 120 tonneaux, et enfin le pyroscaphe l'*Ordinaeets* de la force de 60 chevaux.»

— M. Fougeroy, attaché à la mission des Lazaristes dans le Levant, qui a résidé longtemps à Constantinople, vient d'être nommé directeur du collége de la Propagande à Smyrne, en remplacement de M. Lechartier appelé aux fonctions de supérieur de la même mission en cette ville. M. Ducamps, qui occupait ce poste, passe au même titre à Constantinople.

— Un grand nombre d'individus incarcérés depuis long-temps dans les prisons de l'Arsenal, viennent d'être amenés la police qui, après avoir procédé à leur interrogatoire, a fait à la Porte, un rapport tendant à leur mise en liberté.

— Vendredi dernier, à onze heures du soir, un homme longeait les murs du palais d'Angleterre pour rentrer chez lui, lorsqu'il fut assailli tout d'un coup par trois malfaiteurs qui, après lui avoir intimé, avec un poignard à la main, de ne pas crier, se sont mis à visiter les poches du malheureux, lui, en ce moment se trouvait sans aucun moyen de défense. Les malfaiteurs après avoir fini leurs perquisitions, ont continué leur route, emportant avec eux la petite somme qu'ils avaient trouvée dans la poche de leur victime.

— Dans la nuit du vendredi au samedi de la semaine passée, un incendie s'était à Constantinople, au quartier de Suleïmanié, et trois à quatre konaks ont été dévorés par les flammes.

— Le paquebot-poste français attendu lundi matin 13, de Marseille, n'est pas encore arrivé.

— CIRQUE OLYMPIQUE. — Guillaume. — La représentation de vendredi dernier au bénéfice de Mlle Madelaine Guillaume, a eu tout le succès que nous en espérions ; programme variété et habilement distribué, affluence de spectateurs, plaisir et satisfaction des heureux, rien n'a manqué de ce qui constitue un brillant et riche bénéfice. On annonce le départ prochain de la troupe équestre ; les rigueurs de la saison nouvelle n'empêcheront pas le public d'aller faire ses adieux à la compagnie qui a si souvent égayé nos soirées d'été.

(Correspondances particulières.)

ANDRINOPLE, 9 *novembre*. — A diverses réprises jusqu'à ce jour, on a parlé du fameux voleur Kistipaga, qui exerçait ses brigandages en compagnie d'un nommé Pechliyan, dans les divers cazas situés en deça des Balkans. Ce sont ces qui désolaient, lors de la fête d'Ouzounguiya, les divers négocians arménien qui s'y rendaient. Depuis plusieurs mois, Ismaïl pacha, fusait d'après ses voisins par des agens actifs et courageux, Inçé Arap et Cherif-aga. Ceux-ci étaient parvenus à découvrir que ces voleurs se rendaient assez souvent chez un certain Youssof Laga, habitant un village à 2 heures de l'Ukeui. Ce dernier fut aussitôt mandé ici, et le pacha en présence des membres du conseil, lui signifia, que si dans 41 jours, Kistip-Oglou n'était pas arrêté, il serait dénoncé au gouvernement comme receleur de ce brigand. Intimidé par cette menace, Youssouf aga partit pour son village, surveillant avec soin les mouvemens de ce fameux voleur ; en effet, peu de jours après, Kistip-Oglou et son compagnon arrivaient de nuit dans une maison du dit village. Sans perte de temps, Youssouf aga rassemble aussitôt quelques de villagois armés qui entourèrent la maison et sommèrent les deux voleurs de se rendre. Le Pechliyan opposa de la résistance en faisant feu de ses armes sur les assaillans, mais il lui fut d'un coup de fusil. Kistip-Oglou considérant la résistance inutile, se constitua prisonnier, et il est attendu ici d'un moment à l'autre.

Un banquet splendide a été donné hier au soir par Mgr Yerasimo, évêque de cette ville, à Ismaïl pacha, à son fils Hussef bey, au président du conseil, Sadik bey, au defterdar et aux membres du conseil Hilmi, Cherif-bey, Sadik bey, Salih bey. Parmi les invités se trouvaient aussi M. Barozzi, consul de Grèce et les directeurs Giovanni et A. Phasso. Au dessert Ismaïl pacha a parlé la santé du Sultan, Mgr Yérasimo celle du Grand Vézir Rechid pacha, le consul de Grèce celle du ministre des affaires étrangères, Aali pacha.

La semaine passée, à l'occasion de la réédification de l'église grecque taxiarque, Mgr Yér simos a célébré la messe, et la cérémonie s'est terminée par une prière pour la conservation des précieux jours du Sultan.

Plus de 2,000 personnes assistaient à cette cérémonie.

Il est, dans la journée, est arrivé dans notre ville, venant de Vidin, le général anglais Guyon qui a figuré dans la guerre de Hongrie ; il était accompagné de deux majors de l'armée anglaise, munis d'une lettre d'introduction pour le consul anglais, M. W. Willshire. Il a visité tout ce que notre ville renferme d'intéressant, et a continué ce matin son voyage pour Constantinople.

SALONIQUE, 8 *novembre*. — Dans le courant de la semaine dernière est arrivée dans cette rade, le cutter de guerre anglais *Rescorch*, venant d'Athènes ; ce léger armement après avoir arrêté deux bâtimens grecs, a remis à la voile pour continuer ses travaux hydrographiques dans le golfe ; il reviendra ici pour y passer, peut-être, une partie de l'hiver.

Dimanche dernier, a été l'ancre dans cette rade, le pyroscaphe de guerre français la *Frédetic*, venu également d'Athènes et devant visiter les parages du golfe de Contessa, Thassos et La Cavale, avant de se rendre à Constantinople. La *Frédette* ayant un besoin de charbon pour cette tournée d'inspection des golfes et côtes visités ordinairement par les pirates, en obtint une quantité suffisante de Riza pacha, gouverneur-général de cette ville.

Riza pacha assiste régulièrement à toutes les séances ordinaires du conseil municipal et en fait réunir extraordinairement aussi les membres lorsqu'il y a des affaires accumulées dont le retard pourrait être nuisible aux intérêts généraux. Jusqu'ici, on n'avait pas lieu de la justice dont il fait preuve dans l'examen consciencieux des différends, et de la manière équitable avec laquelle les causes portées devant son tribunal y sont jugées.

La colonie européenne de cette ville a éprouvé, samedi dernier, une perte irréparable dans la personne aimable de Madame Véronique Clerissy, née Lafont et femme de M. Balthazar Clerissy, agent consulaire de France à La Cavale. Cette jeune dame étant en état de grossesse, était venue, il y a quelques semaines à Salonique, pour rétablir sa santé. Les secours de l'art furent impuissans contre la gravité de la maladie ; après une douze couche, l'intéressante malade a encore souffert pendant deux à trois jours et a fini par succomber, en laissant de nombreux parents inconsolables. Ses obsèques ont eu lieu, avec pompe, M. le consul de France ainsi que M. le commandant de l'*Aterne* ont assisté à l'église au prières funéraires qui ont été faites par M. le curé sur les restes mortels de la décédée.

Aucune nouvelle digne de remarque de l'intérieur.

ALEP, 3 *novembre*. — Personne n'ignore que les populations de la province d'Orfa, n'ont jamais voulu jusqu'à ce jour se soumettre au *Tanzimat Khairié*, et qu'elles ont toujours été rebelles aux remontrances et aux tentatives de tous les pachas, qui ont, par le passé, gouverné ces contrées. Zarif pacha, gouverneur du pachalik d'Alep, n'a point reculé devant les grands obstacles et les difficultés qui ont rencontrées. Animé par le désir de servir son souverain avec zèle et dévouement, et d'être utile à ses concitoyens, il s'est rendu en dernier lieu à Beredjik, centre de la province d'Orfa, et là ayant réuni tous les gouverneurs, les chefs de villages et grands du pays, il leur a communiqué l'ordre qu'il avait de faire exécuter dans le pachalik, le *Tanzimat Khairié* dès en vigueur dans le reste de l'Empire.

Zarif pacha est parvenu, avec une habilité digne de tous éloges, à faire apprécier par ces chefs pour ainsi dire rebelles jusqu'à ce jour, les généreuses intentions de S. M. I. ; il leur a fait connaître qu'en vertu du *Tanzimat Khairié* tous les sujets du Sultan jouissent indistinctement des mêmes droits et des mêmes privilèges ; que la vie, les biens et l'honneur de tous sont également protégés et respectés et qu'ils doivent en conséquence, jouir paisiblement et sans crainte, et profiter des avantages qui résultent de ces réformes.

Parmi les nombreux abus qui existaient auparavant, un ancien usage obligeait les habitans de la province d'Orfa, de payer, à titre de présent, six cents bourses environ à chaque nouveau gouverneur, pour acquérir les sommes nécessaires pour l'ameublement et les réparations de leurs logémens. Zarif pacha s'est empressé de signifier aux chefs de cette province, que ces usages sont abolis, et que les sujets de S. M. I. ne doivent plus payer que le 2 1/2 pour cent de droit de dixième sur les *hodjets* et les sentences ; le 5 pour cent pour le recouvrement des créances ; le dîme sur les produits, le droit de douane fixé par le tarif et le droit connu sous la dénomination de *Werghu*, qui a été établi par le conseil général et les autres taxes levées à Beïdjik et qui est payable par chaque maison en deux échéances, après la fin de l'année rechi ise 1256 ; savoir, la moitié au mois de *mouharrem* et l'autre moitié six mois après.) Il est en signifié, en outre, que les paysans ne doivent plus travailler à la dîme en nature qu'au marché le plus voisin, et que dans le cas où le percepteur voudrait le faire transporter plus loin, les frais en seraient à sa charge ; qu'indépendamment de l'eau les paysans ne doivent rien fournir aux percepteurs chargés de percevoir le *mori*, etc., qu'il n'y a plus de monopoles, et en un mot que chacun est libre dans ses opérations commerciales.

Il les a fortement engagés à cultiver leur fertiles terrains ; il leur a recommandé la plantation du mûrier, de l'indigo et du coton, etc., etc., leur promettant de fournir à ceux qui ne l'auraient pas, le moyen d'ensemencer leurs terres.

Tous les gouverneurs et les divers chefs du pachalik d'Orfa, se sont empressés de faire leur acte de soumission à Zarif pacha, s'engageant à se soumettre au *Tanzimat Khairié* et au recensement auquel on a immédiatement procédé. A la suite de cet acte d'obéissance, de grandes réjouissances ont eu lieu, et Zarif pacha a bien voulu donner de nouvelles preuves de sa générosité, en remettant de magnifiques cadeaux à chacun des dits chefs et même aux employés subalternes. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que par son habileté et son zèle, Zarif pacha a fait ressortir plus beaucoup plus que n'ont pu faire tous ses prédécesseurs ; les faits parlent d'eux mêmes.

Zarif pacha ayant su que par suite d'intrigues, l'ancien *Mutéssim* de Kilis, Oulé aga Omar-Oglou, chef des Kurdes, avait été déstitué par un de ses prédécesseurs, et ayant compris que cette destitution entravait le gouvernement dans ses vues, s'est empressé de réintégrer ce fonctionnaire en sa qualité de *Mutsélim* à Kilis, et le recensement s'est immédiatement effectué dans les montagnes habitées par les tribus kurdes les plus rebelles. Nous devons donc rendre justice à son impartialité et à la perspicacité de Zarif pacha ; comme aussi au dévouement de Oulé aga Omar-Oglou, qui s'est toujours conduit en fidèle et zélé serviteur de la Turquie.

Nous avons encore à signaler, un autre acte de justice, qui fait, sous tous les rapports, le plus grand honneur à Zarif pacha ; à la suite d'une foule d'intrigues qui avaient prévalu sur l'esprit d'un des prédécesseurs de notre gouverneur actuel, un des plus anciens et des plus fidèles serviteurs de S. M. I., Abdalla-Bek-Bulbanse, qui remplit les fonctions de *Mutsélim* d'Alep, depuis un grand nombre d'années, avait été pour ainsi dire mis en disgrâce depuis deux ans environ. Zarif pacha ayant reconnu qu'Abdalla-Bek avait rendu des services incontestables au gouvernement de S. M. I. et qu'il peut-être encore aujourd'hui de la plus grande utilité, s'est empressé de le réintégrer précisément dans ses fonctions de *Mutsélim* d'Alep. Cet acte de justice a fait le plus grand plaisir à tout le monde, car personne n'ignore ici qu'Abdalla Bek est un fidèle et zélé serviteur de son souverain et qu'il mérite sous tous les rapports sa haute bienveillance.

MACRI, 18 *octobre*. — Depuis quelque temps les voleurs infestent ces contrées ; ils n'ont pas craint, encouragés par la liberté qu'on leur laisse, de descendre jusqu'à l'échelle de Macri. La nuit passée, plusieurs Zeïbeks que l'on a reconnus être de Bech-Cassé, ont assailli vers minuit la maison d'un parisible négociant qu'ils ont dévalisé et dont ils ont tué le fils unique. Ne trouvant point d'opposition à leur brigandage, ils ont encore fait une tentative la nuit passée. Mais tout le monde effrayé de l'événement précédent se tenant sur ses gardes, ils ont été obligés de rebrousser chemin.

Dans le Bech-Cassé qui est commandé par cinq Agas, toute la garde se résumant à 15 ou 16 hommes, ce petit nombre n'est certainement pas suffisant pour garder un pays d'une si grande étendue. Il n'est pas même un seul homme pour se défendre. Cette échelle qui est la plus importante du district, se trouve aujourd'hui dans la plus grande inaction, attendu que chacun craint d'envoyer de l'argent au-dehors, les transactions commerciales se trouvant en conséquence paralysées.

D'après les renseignemens qu'on a recueillis, il paraît que le nombre de ces malfaiteurs s'élève jusqu'à 30 individus, qui, divisés en trois bandes attaquent tous les voyageurs sur les grands chemins, et parfois même, comme ils l'ont déjà dit, descendent à Macri et dans les villages environnans, et rançonnent hardiment les voyageurs en plein jour.

Il y a environ vingt jours que le Mousselim de Moghla Davazioglou qui commande dans le Bech-Cassé, a été averti par les Primats, qui l'ont prié, de mettre un terme à ces désordres. Mais ce gouverneur n'ayant fait aucun cas de cette demande, la population de Macri a cru devoir se servir de votre estimable journal pour porter à la connaissance du gouvernement de la Sublime Porte les désordres de ces contrées, persuadé que la bonté paternelle de S. M. le Sultan pour ses sujets lui fera donner des ordres sévères au Mousselim de Moghla qui, jusqu'à présent a négligé de poursuivre les malfaiteurs.

SYRA, 7 *novembre*. — La flotte française composée de six vaisseaux de ligne dont un à trois ponts, et de trois grands bateaux à vapeur, est partie de Suda mardi, et est devant Syra ; elle se dirigeant vers les Dardanelles, où elle va se réunir à la flotte anglaise.

La note qui a été adressée par le cabinet de St-Pétersbourg au gouvernement grec et dont je vous ai entretenu dans ma précédente lettre, est aujourd'hui de notoriété publique. Le sentiment de cette note qui est des plus énergiques a blessé, dit-on, le Roi Othon qui ne croit pas avoir jamais mérité un langage aussi virulent de la part d'une puissance alliée et protectrice de la Grèce sur l'influence de laquelle il compte il beaucoup ; mais on lui aurait doré la pilule en lui faisant observer que ce n'était pas à lui que cela s'adressait mais à ses ministres qui sont responsables des mesures que prend son gouvernement.

Quant à la position des émigrés politiques en Grèce, elle empire de jour en jour depuis que les autorités locales ne leur donnent plus des moyens d'existence. Déjà beaucoup d'entre eux extenués par la faim ont recouru à la charité publique qui est bien loin de se montrer généreuse. On se demande avec anxiété que vont devenir, cet hiver, ces hommes privés de toute ressource et qui ne connaissent aucun métier ? Le gouvernement local en a expédié ces jours-ci une centaine à Lemnos, sur la frontière et d'autres dans différentes îles de l'Archipel, mais encore trouvera-t-il à les occuper de manière à ce qu'il puissent subvenir à leurs besoins, ou sera-t-il obligé de les entretenir comme par le passé, ce qui deviendrait très onéreux pour lui en l'état actuel de ses finances : c'est ce qui a fait dire au cabinet russe dans sa note adressée au gouvernement grec, qu'il ferait mieux, au lieu de prodiguer les deniers de l'état pour des étrangers, de payer la dette énorme qu'il a contractée et pour laquelle les Puissances protectrices sont restées garantes.

Le consul de Russie dans les Cyclades, qui avait été obligé d'abandonner son poste et de se rendre à Athènes pour y réclamer justice contre un manque d'égards de la part des autorités locales, est de retour à Syra, où il a son arrivée le gouverneur et le procureur du Roi se sont empressés, d'après les ordres qu'ils ont reçus de leurs ministères respectifs, de se présenter chez lui pour lui faire des excuses sur tout ce qui est arrivé. Cette satisfaction éclatante relèvera sans doute les consuls des Puissances étrangères aux yeux des Grecs, qui commençaient à ne porter aucun respect au caractère officiel dont ils sont revêtus.

EXTERIEUR.

L'attitude hostile prise par M. Thiers vis-à-vis de la politique du président suggère au *Times* les réflexions suivantes sur les dangers qui doivent en résulter pour la tranquillité de la France :

Après avoir longtemps hésité, M. Thiers s'est mis à la tête du parti le plus réactionnaire de la chambre française. Il s'est aperçu que ce parti, qui forme la fraction la plus puissante de l'assemblée, n'avait besoin que d'un chef pour combattre à outrance la révolution dans la France qu'elle a vaincue. Son éloquence facile et ses talens pratiques produiront certainement le plus grand effet sur la classe nombreuse et timide des politiques inexpérimentés que les commotions des derniers temps ont jetés sur la scène. Il faut journellement ceux-ci à la fraction des légitimistes que M. Thiers a su rallier autour de lui par son récent dévouement aux intérêts de l'église. Or, avec l'appui des uns et des autres, il devient assez probable que l'union chef de l'opposition libérales ou la monarchie pourra recréer une majorité ultra-conservatrice dans l'assemblée sous la république.

Disons le sans détour : si c'est là la destination du grand parti dont la nation française a besoin pour le rétablissement de l'ordre public et de la paix, rien ne saurait être plus fatal à ses véritables intérêts et à ses succès futurs qu'un pareil arrangement. La première con-

---

bientôt toute contenance, il ne parla de rien moins que de s'en retourner chez lui.

Ce projet, qui dérangeait toute la partie si prémédiemment organisée par Narcisse, mit ce dernier en mauvaise humeur. Se dressant majestueusement au milieu de la voiture, il attaqua à son tour les menteurs qui s'attaquaient à son ami ; bientôt, la colère aidant, il s'emporta, ne ménagea pas les épithètes, et provoqua par un spectateur moins endurant que les autres, il descendit de sa voiture malgré les supplications de la fiancée.

Pendant ce temps, la foule avait séparé Jules du reste de la société, il ne pouvait donc pas s'opposer au dessein de son ami, qui venait de déposer sa faux et s'apprêtait à combattre son adversaire avec les armes de la nature, lorsqu'en fureur complète par des sergens de ville accourus au bruit, et qui séparèrent les combattans. L'adversaire du peintre, vêtu d'une blouse, parvint à s'esquiver, tandis que le malheureux Temps, gêné dans ses mouvemens par de longues draperies, fut conduit au poste et déposé au violon, qui renfermait déjà trois habitans.

Narcisse se laissa tomber sur le banc, unique meuble de cet appartement peu somptueux, et en proie à un sombre désespoir, il s'arracha par poignées sa barbe et ses cheveux... postiches.

— Qu'avez-vous donc, camarade, à vous désoler ainsi ? demanda un de ses trois camarades de captivité, déguisé en brigand napolitain.

— Parbleu ! ce que j'ai !... c'est facile à voir ce que j'ai, je suis furieux !

— D'être au violon ? Dans une heure ou deux on nous relâchera tous, en nous donnant une réprimande légère. Il n'y a pas de quoi se fâcher.

— Cela vous est bien facile à dire ; mais je voudrais bien savoir ce que vous diriez si l'on vous arrachait à une fiancée qui vous idolâtre ; si l'on vous empêchait de vous amuser quand vous avez de l'argent plein les poches (ici le peintre s'appliqua deux formidables coups de poing dans les côtes pour faire sonner ses pièces de cinq francs) ; si l'on vous faisait aller à pied jusqu'au poste, quand vous avez une voiture à vos ordres ! vous seriez content, n'est-ce pas ?

Au tintement argentin provoqué par Narcisse, l'interlocuteur de ce dernier jeta un regard étrange sur ses trois compagnons, qui clignèrent des yeux en signe d'acquiescement.

— Tenez, camarade, reprit le brigand napolitain, vous n'avez l'air d'un bon compagnon ; écoutez-moi ; comme je vous le disais, je suis presque sûr que dans une heure on nous donnera la clef des champs ; en bon ami, puisque vous voulez vous amuser, je vous invite à venir avec moi ; nous avons, plusieurs amis et moi, projeté d'aller dîner ensemble aux *Fendanges de Bourgogne*, et de la au bal ; si le cœur vous en dit, vous serez le bienvenu.

— Je vous remercie beaucoup, camarade, de votre honnêteté ; mais dès que je serais libre, je vais rejoindre ma future, qui doit être dans des transes terribles. Je ne vous en remercie pas moins.

— A votre aise, camarade ! En tous cas si vous vous rappelez-vous que c'est aux *Fendanges de Bourgogne*.

La porte du violon s'ouvrit ; un officier de paix entra, et, s'adressant aux quatre prisonniers :

— Allez, vous êtes libres ; tâchez de ne pas vous laisser reprendre, vous ne trouveriez plus autant d'indulgence.

Narcisse prit congé de ses compagnons de captivité, et courut tout d'une traite jusqu'à la maison de sa future belle-mère.

La mère d'Athénais reçut le peintre avec une physionomie glaciale.

— En voilà une aventure, mam' Artaban ! Que dites-vous de cela ?

— Je dis, monsieur Labrosse, que vous feriez bien de ne pas me parler avec tant de familiarité. Je ne vous connais plus, et ma fille pense comme moi. Tout est rompu entre nous !

— Mais qu'ai-je fait, grand Dieu, pour être reçu de la sorte ?

— Il ose le demander ! il a le front, il a l'audace, il a le toupet de le demander ! un mangeur-tout, un homme flétri par la prison : tiens, tu périrras sur l'échafaud, continua la mère Artaban, qui s'excitait au bruit de ses propres paroles. Ah ! tu veux épouser ma fille, grand chenapan ! je t'en souhaite ; ma fille, n'est pas faite pour des spadassins de ton espèce ! ma fille...

— Mais, mam'Artaban, écoutez-moi donc ! je vais vous expliquer...

— Je ne veux rien entendre ! va-t-en ou je ne réponds plus de moi !

Et la digne femme étendit le bras pour saisir son balai.

— C'est bon, on s'en va, mère dénaturée, qui voulez le malheur de votre fille ! car j'en suis personnelle, elle m'aime toujours ; c'est vous qui la tourmentez. Eh bien, avec vos grandes phrases de mélodrame ! vous vous repentirez d'avoir fait mon malheur et celui d'Athénais, en nous séparant !

La portière irritée, brandit son redoutable balai : Narcisse se décida à se retirer ; pour se venger, il ferma la porte avec tant de violence, que les carreaux volèrent en éclats.

— Ceci n'est que le commencement de ma vengeance, s'écria-t-il d'une voix de Stentor, et il s'éloigna en courant.

Une fois hors de l'atteinte des coups de mam'Artaban, Narcisse ralentit le pas et se mit à réfléchir, chose très rare chez lui. Ses réflexions n'étaient pas rouleur de rose : sa fiancée perdue, sa partie de plaisir manquée, ses amis privés de lui, — il regardait cela comme très malheureux pour ses amis : — il était totalement démoralisé. Soudain, une idée fit remaître le sourire sur ses lèvres.

— Tant pis ! je m'amuserai malgré tout ! Plus souvent que je vais passer mon dimanche gras comme feu le Solitaire ! puisque ma bonne étoile m'a fait trouver de bons compagnons au violon, allons les rejoindre aux *Fendanges de Bourgogne*.

Et sans se donner la peine de retourner sa toilette, fort délabrée par tant d'assauts successifs, il prit sa course et arriva essoufflé chez le célèbre restaurateur où le brigand napolitain et ses compagnons le reçurent avec grandes démonstrations de joie et d'amitié.

— Nous désespérions de vous revoir, dit l'un.

— Vous avez l'air tout chagrin, mon pauvre bon vieux Temps ! dit un autre.

— Au diable le chagrin, s'écria Narcisse : buvons, cela le noiera !

— Bien dit, buvons et vive la gaîté !

On se met à table ; un dîner succulent fut servi ; on but à proportion ; et bientôt Narcisse, étourdi par le vin et accablé de fatigue, perdit la raison. Ses nouveaux amis l'encourageaient à boire encore ; et pour terminer on décida d'aller au bal. On fit chercher un fiacre et Narcisse y monta avec ses trois compagnons.

Le peintre se laissant aller au mouvement de la voiture, tombait dans un état qui n'est pas le sommeil, mais où l'on ferme les yeux malgré soi. Soudain il sent qu'on lui lie les bras derrière le dos ; il veut pousser des cris, un foulard qu'on lui noue sur la bouche l'en empêche ; en même temps, une main fouille dans ses poches et lui enlève tout son argent. Cette opération faite, on le attache également les pieds, et l'on l'enveloppe tout entier dans une couverture qui ne lui laisse pas de faire le moindre mouvement.

La voiture roulait toujours ! au bout d'un quart d'heure environ, qui parut un siècle à Narcisse, le fiacre s'arrêta : deux des hommes s'emparèrent de la voiture : à la fraîcheur de l'air qui traversa la couverture dont il est entouré, le peintre crut s'apercevoir qu'il se trouve sur les bords de la Seine. Il n'y a plus de doute, on veut le jeter à l'eau. En ce moment suprême, il fait un effort violent, brise la corde qui retient ses mains, écarte précipitamment la couverture, qui tombe à terre et y roule bientôt lui-même.

C'était la couverture de son lit que M. Narcisse Labrosse venait de jeter à terre ; la chute qu'il venait de faire, s'était de son modeste couchette sur le carreau de sa chambre ; tout ce qui lui était arrivé n'était qu'un affreux cauchemar, provoqué probablement à la suite des projets dont il était préoccupé depuis plusieurs jours.

Il se dédrailait encore par terre, quand on frappa à sa porte.

— Qui va là, demanda-t-il à moitié endormi.

— Moi, Jules.

— J'y cours.

Et Narcisse tout-à-fait éveillé cette fois, passa à la hâte un pantalon, jeta un coup-d'œil à la dérobée sur son sac d'écus déposé sur sa cheminée et alla ouvrir à son ami.

III.

UNE SAGE RÉSOLUTION.

— Tu te lèves seulement, paresseux ! il est neuf heures du matin !

— Déjà neuf heures ! fit Narcisse tout ébahi. Je ne croyais pas qu'il fût si tard.

— Maintenant il s'agit d'organiser nos affaires : puisque tu tiens absolument à ce que je fasse le carnaval avec toi, convenons de nos faits et gestes Mes sœurs sont averties : moi, je suis tout prêt ; où en est-tu de tes préparatifs ?

— Mes préparatifs, Jules ? Ecoute, Jules, tu vas m'appeler une girouette ; mais je dirai, moi que je te forçe la main, pour te faire consentir à l'amuser, que cet moi maintenant qui te prie de n'en rien faire. Je vais rapporter mes dispositions au contentement, je perdrais les arrhes pour notre voiture, je nous paie à dîner en famille, et avec ce qui me restera du prix de la *Reine-Blanche*, je monterai mon ménage ; qu'en dis-tu ?

— Eh bien ! j'aime mieux cela que toutes tes folies auxquelles je ne consentais que par amitié pour toi : mais qui t'a fait changer si vite, bon Dieu ?

— Mon ami, c'est tout simplement un rêve : condnis-moi chez la mère Artaban, et en route je te narrerai la chose.

CHARLES SCHILLER.